

Sophie Carquain

# Un papillon sur le bitume



En immersion dans  
un hôpital psy pour adolescents

Éditions de  
L'Observatoire



Un papillon sur le bitume

## De la même autrice

- Soutif mon amour*, poèmes engagés, La Joie de Lire, 2024.
- Alice, 15 ans, résistante, Vous ne m'empêchez jamais de rêver*, Albin Michel, 2022.
- Juste à côté de moi*, Charleston, 2022.
- Simone de Beauvoir, une jeune fille qui dérange*, roman graphique, Marabulles, 2021.
- Le Roman de Molly N.*, Charleston, 2020.
- Manger dans ta main*, J'ai lu, 2020.
- Tout ce que j'aimerais dire aux filles*, Albin Michel jeunesse, 2020.
- J'aimerais te parler d'elles*, Albin Michel jeunesse, 2019.
- Entre sœurs, une question de féminité*, avec Maryse Vaillant, Albin Michel, 2019.
- Trois Filles et leurs mères*, biographies romancées, Charleston, 2014.
- Pardonner à ses enfants, de la déception à l'apaisement*, avec Maryse Vaillant, Albin Michel, 2012.
- La Répétition amoureuse, sortir de l'échec*, avec Maryse Vaillant, Albin Michel, 2010.
- Comment la psychanalyse peut changer la vie*, avec Maryse Vaillant, Albin Michel, 2007.
- Petites Histoires pour devenir grand*, Albin Michel, 2003.
- Cent Histoires du soir*, Marabout, 2000.

Sophie Carquain

# Un papillon sur le bitume

*En immersion dans une unité  
de pédopsychiatrie*

L'Éditions de  
Observatoire

ISBN : 979-10-329-2947-6

Dépôt légal : 2024, janvier

© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2024  
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*À la mémoire de Nathalie A.,  
mon amie d'enfance, fragile et forte à la fois,  
juge d'instruction d'exception, disparue bien trop tôt.*



« Quelle étrange façon d'être au monde que ce retrait à un poste d'observation. On assiste à la vie, suffisamment proche d'elle pour en saisir les nuances, mais en se tenant loin du vacarme comme des certitudes, pour qu'elles n'aveuglent pas la page blanche ».

Lola Lafon,  
*Quand tu écouteras cette chanson*, Stock.



## Avant-propos

Souvent, boulevard de Port-Royal, en face de l'hôpital du Val-de-Grâce, j'ai flâné devant la Maison des adolescents, aux parois vert émeraude. Souvent je me suis interrogée sur ce qui se tramait derrière le silence.

En 2004, j'avais été conviée à l'inauguration de la Maison de Solenn, par le professeur Marcel Rufo, qui dirigeait alors les lieux. Le jovial Méridional aux sourcils touffus et au tutoiement facile nous avait reçus avec sa faconde habituelle. Il était fier de sa Maison. J'avais visité les étages dédiés à l'hospitalisation avec quelques consœurs, écrit un article sur la « vètothèque », ce dressing rempli à ras bord de vêtements, dont se régalaient les adolescentes en mal d'image. On parlait déjà de l'atelier radio, de la musique, de l'art-thérapie. Le Paquebot était encore à quai, l'aventure débutait. Et on se réjouissait : enfin un lieu où l'on n'enferme pas les ados, où l'on ne les sépare pas de leurs parents. Enfin un lieu non coercitif. Un lieu qui les aime.

Par la suite, j'y suis entrée, furtivement, pour un article ou un projet éditorial, compulsant la documentation en catimini, admirant les tableaux et les sculptures – la fameuse « vache porte-monnaie », toute blanc et argenté. Personne ne me demandait ce que je faisais là.

## Un papillon sur le bitume

J'y suis allée pour m'inspirer des lieux, voler un détail ou deux, une anecdote ; pour nourrir ce qui allait devenir mon premier roman, *Manger dans ta main*, dont le lieu imaginaire – une clinique pour adolescents en détresse – doit beaucoup à la Maison de Solenn. À ce que j'en imaginai, du moins, derrière ces murs. Mes romans suivants ont toujours fait la part belle aux adolescents passionnés, affamés, dévorés par des chagrins plus grands qu'eux.

Les adolescents ont l'étoffe des héros.

Étrangement, j'ai toujours aimé les hôpitaux, ces huis clos où bouillonnent les chagrins, où s'exacerbent les colères, où se tissent d'improbables rencontres, des amitiés qui se délient à peine la porte franchie. J'avais dévoré, en son époque, *Le Pavillon des enfants fous*, de Valérie Valère, dont on parlait presque autant que de *L'Herbe bleue*. Des adolescentes dans la tourmente, belles, rebelles, obstinées, radicales, révoltées. Éprises d'absolu.

C'était le livre de toute une génération, à une époque où les cliniques étaient des forteresses glaciales qui pratiquaient le chantage, la manipulation, le gavage.

Valérie Valère était sortie de cet hôpital à peu près guérie. Mais elle était tout de même morte à 21 ans d'un arrêt cardiaque.

Dans cette fascination pour les lieux clos, je me doute bien qu'il a pu se glisser un petit syndrome de Stockholm, moi qui ai été hospitalisée pendant quatre mois à l'âge de 8 ans dans une unité pédiatrique ; et qui en suis sortie littéralement perdue, avec un étonnant regret et une térébrante nostalgie.

## Avant-propos

J'avais envie de les rencontrer, ces ados en souffrance. Ceux qui refusent de manger, d'étudier, d'aimer.

Quand la professeure Marie-Rose Moro m'a immédiatement fait confiance, j'ai compris que ce livre, que je portais depuis si longtemps, était de ceux dont on dit : « Il *devait* se faire. »

Tous les jours, pendant un mois, j'ai grimpé la volée de marches en pierre, calé ma trottinette derrière l'accueil, salué Madeleine et Thierry, les agents d'accueil. Tous les jours ils m'ont ouvert avec leur badge le sas qui sépare le monde en deux ; entre les bons vivants et les autres.

Tous les jours j'ai emprunté l'ascenseur vers le deuxième étage.

J'ai passé un mois ici. Vécu aux côtés des jeunes anorexiques Zoé, Jade, observé Léore, arrivée ici à vingt-cinq kilos, parlé avec Ariane, multi-scarifiée et trois tentatives de suicide ; j'ai assisté aux consultations, rencontré les parents, partagé leurs parties de *UNO*, leurs pauses clope, leurs confidences sur l'école et leurs angoisses sur un monde qui s'effondre.

J'ai goûté dans la salle à manger thérapeutique, dîné au self où, malgré la musique douce, l'ambiance est si tendue, voire « glauque », selon les propres termes des jeunes. Où j'ai assisté à des guerres intestines entre l'ado et l'assiette.

J'ai préparé des crêpes avec des anorexiques, j'ai assisté à l'espoir qui renaît, aux consultations familiales, aux pleurs du soir, aux crayonnages rageurs sur le tableau. Aux déclarations d'amitié et aux poèmes suicidaires.

À l'émotion de la sortie.

## *Un papillon sur le bitume*

Et j'ai compris une chose : ces ados, lâchés par les douces et berçantes certitudes de l'enfance, la chair à vif sans carapace, sont traversés et même percutés par les dysfonctionnements de la société, les incohérences des adultes. Et ils en paient le prix fort.

Ils naviguent en pleine mer, ballottés par la houle, oscillant dans des embarcations fragiles. Ils se redressent, soufflent, repartent, parfois à la nage. Ils bravent la tempête, prennent l'eau, surmontent les flots, cinglent vers le rivage, touchent la terre ferme. Ce sont nos héros. Nos colosses aux pieds d'argile.

## Zoé et sa mère

« Ici, on te fait confiance, alors tu ne fugues pas. Tu as bien compris ? »

En ce 9 janvier, les trottoirs sont lustrés et glissants. Il tombe du ciel un mélange de neige fondue et de vent mouillé, qui brouille les yeux et fouette le menton. Il est un peu moins de 9 heures, et dans cette demi-obscurité la Maison de Solenn brille comme un papillon luminescent. Une volée de marches, une porte automatique, et me voilà à l'intérieur, bien au chaud, dans ce vaste hall meublé de petites banquettes blanches, d'œuvres d'art et de panneaux d'information déployés comme deux ailes sur une structure en métal.

9 h 10. Je les aperçois dehors. Zoé a 15 ans et demi, un mètre soixante-cinq environ, un rideau de cheveux lisses et noirs éclairés par quelques mèches roses et bleues qui lui tombent sur les épaules. Elle est vêtue d'une doudoune aubergine, dont la capuche ballotte dans le dos. Sa silhouette est frêle, ses jambes-allumettes sont plantées dans des baskets blanches qui semblent démesurées. Zoé est, comme nombre

## *Un papillon sur le bitume*

d'adolescents ici, un paradoxe vivant : fragile comme du cristal, avec une force de vie démesurée.

Elle vole sur le trottoir, en tirant sa valise, et sa mère, à ses côtés, la main agrippée au col de son manteau gris, peine à la rattraper. Zoé hisse son bagage au-dessus des marches, écarte la main de sa mère, secoue la tête et avance toujours, menton pointu en avant, avec cette valise remplie de colère et de secrets. Elle passe devant moi en trois enjambées, court vers l'accueil. Elle est trempée, son maquillage dégouline en longues traînées noires sur ses joues.

L'agent d'accueil – dont j'apprendrai plus tard le nom, Thierry – leur tend la boîte de masques bleus, où j'ai déjà prélevé le mien.

– Deuxième étage en sortant de l'ascenseur, je vous ouvre.

– On connaît, sourit la mère.

Thierry scrute de plus près l'adolescente et affiche un large sourire – du moins ce que l'on en voit à travers les yeux.

– Zoé ! J'ai failli ne pas te reconnaître. Tu as l'air frigorifiée... Tu reviens nous voir ?

– ...

– Suivez-moi, je dois badger l'ascenseur ; mais ça, vous le savez.

Zoé est une « récidiviste de l'hospit », comme on dit ici. Le terme n'est pas beau, mais c'est bien celui qui est employé par les ados eux-mêmes. Satanée maladie qui vous suit comme une mauvaise haleine et menace

de refaire surface au moindre déraillement. Il faut des années parfois pour qu'elle vous lâche pour de bon.

Ascenseur, badge, bip, deuxième étage.

Il flotte ici comme une odeur douceâtre de fleur fanée mêlée à de la vanille sucrée.

Dans le couloir blanc et vert, nous croisons déjà des adolescentes, certaines assises sur des fauteuils vert d'eau, d'autres devisant deux par deux, cheminant vers le rendez-vous avec leur interne. Ou se préparant pour le prochain atelier.

On se croirait dans un internat, un jour de rentrée. Sauf que certaines (90 % des anorexiques sont des filles) sont équipées d'un pied à perfusion sur roulettes, d'autres d'une sonde en plastique transparent courant sur leur joue, d'autres encore ont les mains bandées de gaze. Toutes glissent sur le sol, évanescentes, dans leur jean extralarge, les yeux cernés, le visage absent ou le rire strident. Toutes sont, malgré leur minceur, d'une étonnante beauté.

– T'es nouvelle ? demande une grande fille brune, en avisant la valise.

– Si on veut, répond Zoé, sibylline.

– Tu restes combien de temps ?

Haussement d'épaules.

– Tu connais une fille qui s'appelle Noémie ? interroge Zoé.

Haussement d'épaules en retour.

– Salut.

La grande brune repart en sens inverse, comme dans un théâtre d'ombres.

## *Un papillon sur le bitume*

– Zoé ? Allez, on y va.

La docteure Béatrice Gal s'encadre dans la porte. Silhouette haute et fine, bottée, boucles châtaines en bataille, le regard bleu intense, « Bégal », comme elle se désigne elle-même, psychiatre, est la principale praticienne hospitalière (PH). Comprenez qu'elle reçoit la plupart des adolescents souffrant de tendances suicidaires, névrose d'angoisse, trouble scolaire anxieux, et anorexie. Bégal est un concentré d'humour, d'énergie, et de dévouement.

Son bureau de consultation témoigne du nombre d'heures qu'elle passe ici.

Dans les rayonnages en bois blanc, les livres côtoient les boîtes de thon et de sardines à l'huile et yaourts, sel, poivre, sachets de thé d'origines diverses et collection bariolée de mugs.

Sur les murs, des masques africains, des esquisses d'anime au crayon de couleur – offrandes des jeunes patients –, photographies de paysages et reproductions d'art moderne.

Quatre chaises, un bureau sommaire envahi de piles de dossiers multicolores. Calé contre la fenêtre, un canapé blanc garni de coussins, que je pensais au début destiné aux patients, mais que je soupçonne fortement de servir de lit d'appoint les jours de rush... Car Bégal bosse énormément, elle ne fait que ça.

« Je dors quatre heures par nuit, me confiera-t-elle, au détour d'une consultation. Je ne sais pas combien de temps on peut tenir à ce rythme. » Difficile de rompre avec les ados, difficile de fermer la porte à double tour.

La nuit, ils reviennent la hanter, l'inquiéter, l'interroger. Surtout les mutiques, les désespérés, ceux qui ne lâchent rien.

La praticienne plante les bottes dans le sol, et, mains sur les genoux, buste en avant, comme je la verrai toujours faire, cherche les yeux de sa jeune patiente.

Un regard impliqué. Bienveillant.

– Alors, Zoé, je ne pensais pas te revoir aussi vite...

La jeune fille tournicote de deux doigts ses mèches roses, mutique.

– On t'a manqué à ce point-là ?

La praticienne rit dans le vide, sans écho de retour.

Bienvenue sur la planète ado. Bégal n'a pas peur de laisser s'installer le silence, la psy a de la ressource, on le voit bien, pour contourner le vide, parler au-dessus de l'abîme. Elle babille, offre des mots, lance des pistes, pour que la pelote, si serrée, de l'angoisse sans mots se dévide ; pour que Zoé attrape au vol le fil du discours.

Bruissement de papier, elle feuillette le dossier, refait le parcours en sens inverse.

– On s'est vues en novembre : gros coup de déprime, d'accord, et tu avais perdu beaucoup de poids... Que tu as repris. Tu te rappelles ?

Alors, pourquoi soudain, ce geste, en plein cours ? La docteure Gal insiste : il faut poser les mots sur cet acte. C'est grave, ce qui s'est passé.

– Enfin, Zoé, ce n'est pas rien... Qu'est-ce qui s'est passé, tu peux me le dire ?

De son côté, la mère s'interpose.

## *Un papillon sur le bitume*

– Allez Zoé. Parle, dit-elle tout comme, on l'imagine, elle lui dirait : « Allez, Zoé, mange, mange. »

Zoé émet un petit rire sec.

Et fait glisser son ongle sur la largeur du cou.

– Couic.

– « Couic » ? reprend la docteure Bégal.

– Pourquoi ne pas le dire clairement ? Allez, dis-le. Dis le mot...

– Suicide, complète la jeune fille. Tentative de suicide.

Je remarque la bande de gaze autour du poignet.

Coup de cutter. Entre la philo et l'histoire, oui, en plein intercoups. Elle avait prévu ça au petit déj.

Elle avait subtilisé l'instrument dans le tiroir du bureau de son père, et s'était donné quelques heures... Il fallait le faire avant la récré. Cette rentrée de janvier : trop dure. Ces regards, sur elle... Ces chuchotements... Tout ça a pris des proportions démesurées. Tout comme ce corps, qu'elle aurait voulu camoufler, jusqu'à l'effacer totalement. Ce corps trop présent, ces ricanements hostiles dans son dos.

Envie de disparaître de la surface de la Terre.

Mourir avant, après. Qu'est-ce que ça fait, finalement ? interroge Zoé.

– Et alors, ça s'est passé... dans la classe ? questionne la docteure Bégal.

Hochement de tête. Zoé raconte le sang sur la table, les cris de la voisine, le brouhaha, les pompiers, l'oxygène, l'hôpital. La bobine se dévide, les mots arrivent par salves.

## Table

Avant-propos .....	11
1. Zoé et sa mère.....	15
2. Le paquebot.....	31
3. Alicia, 15 ans, préad.....	45
4. Bahia, désco et affamée.....	61
5. Apocalypse verte now .....	81
6. Diaphanes et affamées .....	89
7. Dîner avec elles .....	97
8. La grande ivresse.....	111
9. Un anniversaire .....	119
10. Naomi ou les attaques au corps .....	131
11. Quand le bateau prend l'eau .....	145
12. Mauvais rêve.....	157
13. Chagrins d'école .....	165
14. Une dystopie radiophonique .....	181
15. Marie-Claire, mère de Bahia .....	187

*Un papillon sur le bitume*

16. La traversée.....	205
Noah, 15 ans, entre Paris et Beyrouth.....	208
Josefina, 15 ans, un douloureux anniversaire .....	217
Aya, 14 ans, deuxième séance.....	221
17. Aller mieux... ..	229
18. Un coup de talon.....	239
Remerciements.....	253